**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
**Band:** 29 (1891)
**Heft:** 37

**Artikel:** On larro robâ
**Autor:** [s.n.]
**DOI:** https://doi.org/10.5169/seals-192505

**Nutzungsbedingungen**
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

**Conditions d'utilisation**
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

**Terms of use**
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF:** 11.07.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch**

arrivait à son comble; tous ne songeaient plus qu'à marcher en avant... on sentait que Sébastopol était à nous.

Les divisions Dulac et de la Motte-Rouge n'avaient pas manœuvrés moins vaillamment et moins habilement que celle de Mac-Mahon; entraînées par leurs chefs, dans un de ces élans superbes qui renversent tous les obstacles, elles s'étaient emparées du petit redan de Carénage et de la courtine, poussant même jusqu'à la seconde enceinte.

Partout nous étions en possession des ouvrages attaqués; le génie, qui avait marché avec les colonnes d'assaut, était déjà à l'œuvre, comblant les fossés, ouvrant des passages, jetant des ponts; la seconde brigade du général Mac-Mahon s'avancait rapidement pour le renforcer dans Malakoff; le général Bosquet, malheureusement frappé d'un éclat de bombe au côté droit, venait d'abandonner le commandement au général Dulac, que secondait parfaitement le général de Cissey, chef d'état-major du deuxième corps. Solidement installés dans toutes nos positions, nous pouvions marcher en avant.

Le général Pélissier, fit alors le signal convenu avec le général Simpson pour l'attaque du grand redan, que devait suivre un peu plus tard l'attaque de la ville; après des efforts inouïs, les Anglais furent repoussés avec des pertes énormes; nos attaques contre le bastion central n'eurent pas un succès plus heureux; nous restions maîtres de la tour de Malakoff, mais la possession nons en était vivement disputée. Pendant près de cinq heures, les Russes redoublèrent d'efforts pour reconquérir cette position, qui était pour eux le point capital; heureusement, Mac-Mahon ayant reçu successivement, pour résister à ces combats incessants, la brigade Vinoy, les zouaves de la garde, la réserve du général Vimpfen, une partie des voltigeurs de la garde, put tenir partout tête à l'ennemi. Une dernière fois, un peu avant cinq heures du soir, les Russes voulurent faire une tentative désespérée; formés en colonnes profondes, ils assaillirent par trois fois la gorge de l'ouvrage et par trois fois furent obligés de se retirer avec des pertes énormes.

Après cette dernière lutte, l'ennemi parut décidé à abandonner la partie, et ses batteries seules continuèrent à nous envoyer jusqu'à la nuit quelques projectiles qui ne nous firent pas beaucoup de mal.

Le général en chef s'occupa alors de prendre des dispositions pour s'établir solidement sur la position conquise, et repousser de nouvelles attaques pendant la nuit, mais il s'aperçut bientôt que tout cela était inutile, car l'ennemi évacuait la ville. De longues files de troupes et de bagages défilant sur le pont en se rendant sur la rive Nord lui en avaient donné le pressentiment, des incendies, sur divers points, achevèrent de lever ses doutes... Il eut voulu alors pousser en avant, gagner le pont, fermer la retraite aux Russes... mais les magasins à poudre et divers établissements sautaient de tous côtés et auraient détruit nos hommes en détail; il fallut rester en position en attendant le jour.

(*La fin au prochain numéro.*)

**On larro robâ.**

On larro que robè, cein sè vâi ti lè dzo; on larro que sè laissè robâ, cein arrevè cauquiès iadzo; mâ on larro que sè robè li-mémo et que sè trâovè ein perda, cein est tant râ que vé vo contâ coumeint cein est arrevâ.

Tapotton, on petit pàysan dè per tsi no, étâi à cor d'ardzeint et dè fein, et aprés ein avâi dévezâ avoué sa fenna, décidà dè menâ à la fâirè iena dè sè duè vatsès, onna dzaille que l'avâi du lâoton.

— Tâtse d'ein teri cein que le no z'a cotâ, lâi fâ sa fenna âo momeint iô modâ po la fâire; tins bon!

La vatse lâo z'avâi rapportâ se n'eintretin, et coumeint l'étâi prâo galéza béte, m'einlévâi se Tapotton n'ein reterà pas 15 pîces dè plie que ne l'avâi atsetâïe.

Tot conteint, Tapotton avâi couâite d'apportâ cllia bouna novalla à sa pernetta; mâ trovâ dâi z'amis et ne rabordà à l'hotô què dévai lo né. Sa fenna coudi bin férè on pou la potta et bramâ dè cein que l'étâi tardi; mâ quand se n'hommo lâi eut montrâ et bailli la renaille, gon-cllia coumeint onna pétublia, et que y'avâi 15 pîces dè bon, le fut tot lo drâi dè bouna, et âovrit lo gardaroba po lâi reduirè la borsa.

— Oh! atteinds-tè vâi! fâ Tapotton. Dévant dè la reduirè baille-mè vâi dou francs. Y'é rendez-vous avoué lo syndiquo, à la pinta, et quand on a gagni onna bouna dzornâ, on pâo bin s'accordâ oquiè.

La Fanchette ve que ne faillâi pas refusâ et lâi baillè dou francs que met dein son porta-mounïa et tracè po la peinta sein sè retzandzi. La pinta étâi pleinna dè dzeins dâo veladzo et dâo défrou, que revegnont dè la fâirè. Tapotton s'achetà à n'on bet dè trablia découtè dâi martchands d'afférès ein bou que roudont lè fâirès et qu'étiont ovoué on gaillâ que menâvè on sindzo.

Tapotton, qu'étâi dza on petit bocon allumâ, sè met à bragâ que l'avâi gâgni 15 picès ein veindeint sa vatse et desâi ein sè fiaiseint su la cousse: « Revigno dè la fâirè avoué lo bosson garni! » Faut derè que quand l'avâi trinquottâ, l'avâi onna niaffe et onna bragâ dâo tonaïre.

A fooce bâirè pè lo cabaret, la borsa sè retreint; mâ cein n'arrevà pas à Tapotton cllia né quie, kâ quand vollie pàyi se n'écot et que pre lo porta-mounïa dein sa catsetta, mè bombardâi se ne trovà pas 32 francs dedein.

— Mâ que dâo diablio cein vâo-te-derè, se fe! y'avé dou francs ein vegneint ice, et ora y'ein é treinte-dou!

Nion, ne lâi compregnâi rein; mâ ein vouâiteint cè porta-mounïa, ye ve que n'étâi pas lo sin; a quoui étâi-te don? On a su, ein aprés, que ion dè clliâo roudeu dè fâirè, qu'étâi à coté dè Tapotton et que l'avâi oïu bragâ que l'avâi lo bosson garni, lâi avâi robâ son porta-mounïa que créyâi pliein dè napoléïons, et que lâi avâi 'met lo sin à la pliace po que Tapotton cheintè que l'ein avâi adé ion, se per hazâ fourrâvè sa man dein sa catsetta, et quand Tapotton a z'u découvai que l'avâi treinta francs dè plie que dein lo sin, lo larro, qu'étâi adé quie, n'a pas ouzâ reclliamâ, mâ l'a tant mé du djurâ ein dedein.

---

*Comment lisent les dames.* — Le célèbre critique Sarcey, dont nombre de journaux publient chaque semaine les spirituelles chroniques, reçoit sans cesse des tas de livres envoyés par les éditeurs ou les auteurs sollicitant un compte-rendu. Il va sans dire qu'il ne lui est guère possible de les lire tous, pas même de les parcourir; car il nous raconte en ces termes la manière dont il s'y prend pour se mettre en mesure d'apprécier toutes ces publications.

« Je ne parviens à lire moi-même plus de trois ou quatre volumes par semaine; mais j'ai un système pour les romans nouveaux. Je ne le donne pas pour infaillible; il m'a réussi quelquefois. Je connais nombre de femmes qui sont de grandes liseuses de romans, et surtout de romans nouveaux. Je mets ma bibliothèque à leur disposition et les leur prête aussitôt arrivés, à cette seule condition qu'elles me diront si ça les a amusées et si c'est la peine que je les lise.

» Il va sans dire que je connais les personnes à qui je confie ce soin. Il y a telle d'entre elles qui me rapporte le volume, me disant avec admiration: C'est charmant!... lisez sur ma parole.... » Ça me suffit; je ne l'ouvrirai même pas, persuadé qu'un roman qui l'amuse ne saurait avoir aucun intérêt pour moi. Si elle me dit au contraire: « On n'y comprend rien, c'est ennuyeux comme la pluie, » je mets le volume de côté: il doit y avoir quelque chose là-dedans.

» Je sais d'autres de mes liseuses qui ont du goût et de l'esprit; je tiens grand compte de leurs indications, et quand elles me disent, me rapportant un paquet de livres: « Vous savez, il n'y a rien pour vous, là-dedans », c'est comme si le notaire y avait passé. Je jette la sonde autre part. »

---

M. Paul Ginisty, qui publie régulièrement chaque semaine une spirituelle chronique dans le *XIXe Siècle*, raconte dans les termes les plus amusants, l'aventure arrivée à un jeune réserviste français, actuellement aux grandes manœuvres. Les hommes de sa compagnie, éreintés de la marche de la veille, dorment sur la paille dans une grange. Mais Raoul — c'est le nom du jeune soldat — qui est habitué aux douceurs de la